

L'Écologie de Marx

de John Bellamy Foster¹

Marx'Ecology. Materialism and Nature, New York,
Monthly Review Press, 2000.

On entend souvent dire que le marxisme après Marx et Engels aurait peu apporté à la critique écologique, du moins jusqu'aux années soixante-dix. Pourtant la dimension écologique de leur critique de l'économie politique n'était pas méconnue de leurs héritiers les plus directs et elle exerça une influence certaine dans les premières décennies après leur mort. Du vivant même d'Engels, l'étroite relation entre leur idée du communisme et les utopies écologistes d'un William Morris étaient clairement établies. C'est donc à une redécouverte que nous invite, dans un livre érudit et passionnant, John Bellamy Foster. Il parvient à la conclusion que « l'écologie de Marx » procède logiquement de son matérialisme, de l'unité entre l'humanité vivante et agissante et les conditions naturelles inorganiques de son rapport d'échange avec le milieu naturel.

Marx n'a cessé en effet de dénoncer la spoliation de la nature, bien avant que ne se soit constituée la conscience écologique moderne. On lui a pourtant reproché de n'exprimer qu'incidemment des intuitions écologiques intermittentes, sans lien profond avec le corpus productiviste de son œuvre. On a prétendu que ses ouvertures vers l'écologie tenaient essentiellement à la problématique de l'aliénation présente dans ses œuvres de jeunesse et disparaissant des œuvres de la maturité. On l'a volontiers accusé de s'inscrire dans une perspective prométhéenne du rapport à la nature, ou encore de faire un pari optimiste sur la capacité de la techno-science à repousser les limites écologiques. On lui a enfin reproché d'être un « espéciste », autrement dit de déconnecter radicalement l'espèce humaine du règne animal pour lui octroyer un rôle privilégié dans le monde vivant.

Bellamy Foster estime au contraire qu'il existe bel et bien une écologie de Marx. Elle irait au-delà de simples intuitions dispersées et de quelques citations choisies. Ainsi se demande-t-il : « Pourquoi Marx mène-t-il une étude systématique des sciences naturelles et physiques tout au long de sa vie ? Qu'y a-t-il derrière sa critique complexe et permanente du malthusianisme ? Comme expliquer son passage soudain, de la sympathie à l'hostilité, envers Proudhon ? Pourquoi Marx a-t-il écrit que Liebig était plus important à ses

yeux que tous les économistes cousus ensemble pour comprendre le développement de l'agriculture capitaliste ? Comment expliquer l'affirmation selon laquelle la théorie darwinienne de la sélection naturelle donnerait à sa théorie des fondations dans l'histoire naturelle ? Pourquoi enfin Marx a-t-il consacré des années à étudier en priorité des documents ethnographiques, plutôt qu'à terminer la rédaction du *Capital* ? » (p. 20).

Dès les *Manuscrits de 1844*, Marx a défini la nature comme « le corps inorganique de l'homme » et l'aliénation comme arrachant l'homme à sa condition corporelle. Il présentait l'homme comme un être naturel équipé de facultés naturelles et définissait le communisme comme un « naturalisme pleinement développé ». Fortement impressionné par l'étude d'Engels sur *La Situation de la classe ouvrière anglaise* (1845) et par sa critique pionnière de l'urbanisation, des conditions sanitaires, de la question du logement, il a vite vu dans l'appropriation privée le ressort de cette aliénation, au point que « le besoin d'air pur lui-même soit nié en tant que besoin pour le travailleur ». Ainsi la rente foncière subordonne l'usage de la terre privatisée à la loi du marché. La privatisation de l'eau, et demain peut-être celle de l'air (par le biais d'un marché des droits à polluer), ont suivi depuis la même logique.

Une conclusion du jeune Marx, qui parcourt son œuvre comme un fil rouge, c'est l'importance de la séparation entre villes et campagne qui approfondit la division du travail en coupant le travail intellectuel de ses racines naturelles. L'une des premières tâches du communisme serait donc à ses yeux l'abolition de cette opposition antagonique. On a souvent vu dans cette attention insistante portée à la relation entre ville et campagne une sorte d'utopie désurbaniste avant la lettre ou une gentille pastorale. Il s'agit en réalité de la conséquence logique d'une inquiétude proto-écologique. « En vérité, affirme Bellamy Foster, c'est parce que Marx et Engels ont autant insisté sur le dépassement de la contradiction entre ville et campagne, indispensable pour surmonter l'aliénation de l'humanité envers la nature, qu'ils furent poussés à poser la question écologique dans des termes dépassant aussi bien la société bourgeoise que les objectifs immédiats du mouvement prolétarien. Soucieux de ne pas retomber dans le piège d'un socialisme utopique proposant les plans achevés de la société future indépendamment de l'état du mouvement réel, ils n'en soulignaient pas moins – tout comme Fourier et certains autres utopistes – la nécessité de s'attaquer à l'aliénation de la nature pour créer une société durable » (p. 140).

Bellamy Foster dégage trois grands fondements de ce qu'il appelle donc « l'écologie de Marx ». Le premier vient de loin. Il trouverait son origine dans l'intérêt et dans la thèse doctorale de 1841 (Marx a alors 23 ans) sur le matérialisme non déterministe et antitéléologique d'Épicure, auquel il reproche cependant de rester un matérialisme contemplatif. De là vient sa sympathie pour Gassendi

contre la métaphysique cartésienne, ainsi que sa sensibilité aux questions de la contingence, de l'événement, et de la liberté déterminée de l'agir.

Le second pivot de l'écologie de Marx résiderait dans l'importance que prend, au fil de ses travaux (et notamment dans *Le Capital*), le concept de « métabolisme » (*Stoffwechsel*) emprunté à Julius Liebig, dont la *Chimie agricole* parut en 1840 et la *Chimie animale* en 1842. Le métabolisme, chez Marx, définit le procès de travail comme procès d'échange organique entre l'homme et la nature. Les rapports capitalistes de production provoqueraient dans ce procès une rupture dont la scission entre ville et campagne serait la forme emblématique. Selon Tim Hayward, la notion de métabolisme socio-écologique chez Marx « saisit les aspects fondamentaux de l'existence humaine, intégrant les échanges matériels et énergétiques entre les êtres humains et leur environnement naturel. Ce métabolisme est régulé du côté de la nature par les lois naturelles qui gouvernent les différents processus physiques impliqués, et, du côté de la société, par les normes institutionnalisées qui gouvernent la division du travail, la répartition de richesse, etc. » (Tim Hayward, *Ecological Thought*, Cambridge, Polity, 1994, p. 116). L'adoption du concept annoncerait une assimilation des questions de l'énergie et ouvrirait ainsi la voie à l'écologie quantitative.

Dès son arrivée en Angleterre, en 1851, Marx s'est penché sur les études de James Anderson sur les lois sur le blé. Il s'est passionné pour celles de Liebig, à propos de la deuxième révolution agraire (celle de la mécanisation et des fertilisants), qui annoncent la dégradation des sols et la déforestation sous le triple effet d'une demande de fertilité croissante, d'une quantification abstraite de la production, et d'une rationalisation ravageuse de l'économie marchande. Il en a tiré la conviction que la croissance liée à l'agriculture capitaliste intensive n'est pas « soutenable » – pour employer un terme actuel. L'introduction de Liebig à la réédition de 1862 de son livre ne pouvait que renforcer ce diagnostic. Le chimiste y envisageait ni plus ni moins que la ruine de l'agriculture et il réclamait en toute urgence « une restauration des éléments constitutifs des sols ». Cette alerte a exercé une influence évidente sur la rédaction en cours du livre I du *Capital*, où Marx rend hommage « à l'immortel mérite de Liebig » d'avoir su « saisir du point de vue de la science naturelle le côté négatif, c'est-à-dire destructeur, de l'agriculture moderne » : « La production capitaliste concentre la population dans de grands centres urbains avec une double conséquence. D'une part, elle concentre les forces historiques motrices de la société et d'autre part, elle détraque l'interaction métabolique entre l'humanité et la terre ; elle empêche, autrement dit, le retour à la terre de ses éléments nutritifs constituants [...] Tout progrès dans l'agriculture capitaliste devient ainsi un progrès dans l'art, non seulement de dépouiller le travailleur, mais de spolier le sol ; tout progrès qui accroît la fertilité du sol pour

une durée déterminée est aussi un progrès qui ruine ses sources à plus long terme. Ainsi la production capitaliste ne développe la technique et ne contribue au procès social de production qu'en minant simultanément les sources originelles de toute richesse : le sol et le travailleur. » Tel est bien le résultat de « l'exploitation capitaliste » du sol, qui réduit la terre au statut de marchandise négociable et détraque le « procès régulateur » du métabolisme.

Enfin, le troisième pilier de « l'écologie de Marx » résiderait dans son ouverture à la problématique du développement durable. Car il ne conçoit pas la critique de l'économie politique – comme ce fut trop souvent le cas de la part de lecteurs pressés ou ignorants – du seul point de vue de la production (correspondant au livre I du *Capital*) mais bien du point de vue du plan général du *Capital* et notamment de la « reproduction d'ensemble » (qui fait l'objet du livre III). En effet l'analyse du « métabolisme détraqué » entre l'homme et son environnement le conduit logiquement, selon Bellamy Foster, à se préoccuper des conditions de développement soutenable (*sustainable*), et notamment de la question – fortement soulignée par Engels dès *La situation de la classe ouvrière anglaise* – du retour à la terre de ses éléments nutritifs, à commencer par les excréments et les déjections naturelles. Marx soulève bel et bien le problème des conditions de reproduction requises par « la chaîne des générations humaines ». Elles exigeraient désormais un rapport conscient et rationnel à la terre, afin de contrecarrer les dégâts causés par un usage aveugle de la technique soumise à une logique capitaliste de profit à courte vue, et pour restaurer le métabolisme naturel et social. Le rôle des grands semenciers, comme Monsanto ou Novartis, dans le développement des OGM apparaît aujourd'hui comme une confirmation éclatante de ce diagnostic.

La postérité immédiate de Marx n'ignorait pas cette part – ultérieurement obscurcie – de l'héritage. August Bebel s'inquiétait du gaspillage des excréments urbains, obligeant à importer et à transformer des quantités croissantes de fumier. Ces préoccupations sont également présentes dans l'œuvre de référence de Karl Kautsky sur la *Question agraire*. Selon Bellamy Foster, elles auraient été perdues de vue du fait notamment d'un « tournant idéaliste » du « marxisme occidental ». Emporté par son élan dans le rejet parfaitement légitime des interprétations positivistes ou matérialistes vulgaires de Marx, ce marxisme spéculatif aurait aussi pris des distances avec les sources matérialistes de la critique de l'économie politique et contribué involontairement à retarder la prise de conscience écologiste qui aurait dû s'en inspirer.

Cette interrogation hante depuis longtemps le marxisme anglo-saxon. En 1978, Raymond Williams s'inquiétait déjà du malaise régnant depuis un demi-siècle entre marxistes et sciences naturelles. Les orientations philosophiques et esthétiques de ce que Perry Anderson a appelé « le marxisme occidental » ont

Écologie et droit des animaux

de Ted Benton¹*Natural Relations. Ecology, Animal Rights and Social Justice*, Londres, Verso, 1993.

pu contribuer à effacer les traces d'un éco-communisme naissant. Mais la rupture est bien davantage imputable à la réaction stalinienne et au productivisme bureaucratique des années trente, qui ont abouti à l'écrasement de l'écologie soviétique naissante. Les deux phénomènes, bien que relevant de démarches contraires, ont cependant pu se conjuguer de manière assez paradoxale.

Pour renouer le fil rompu d'une écologie critique, Bellamy Foster nous invite à redécouvrir un personnage peu connu qui aurait pu, selon lui, servir de trait d'union entre la proto-écologie de Marx et l'écologie contemporaine, s'il n'avait été tué à l'âge de 29 ans, en février 1937, en combattant en Espagne dans les rangs du bataillon britannique des Brigades Internationales. Christopher Caudwell (de son vrai nom Christopher St John Sprigg) a laissé avant sa mort des essais brillants: *Illusions and Reality*, *Studies and Further Studies in Dying Culture*, *The Crisis in Physics*, *Romance and Reaction*, tous publiés à titre posthume. *Heredity and Development*, que Bellamy Foster considère comme le plus important, n'a été publié en anglais qu'en 1986. Caudwell y traite de la crise de la biologie et des rapports entre les organismes et leur environnement, en s'efforçant d'éviter le scientisme positiviste sans tomber dans les travers du « marxisme occidental ». Il aurait ainsi exploré les voies d'une écologie dialectique, inscrite dans la tradition britannique qui va de William Morris à Raymond Williams ou à E. P. Thompson.

Le plaidoyer de Bellamy Foster en faveur d'une écologie de Marx est sans doute unilatéral. Il relativise les contradictions bien présentes chez Marx lui-même, ses élans productivistes et ses enthousiasmes prométhéens. Du moins contribue-t-il à rétablir une compréhension contrastée et nuancée de sa critique de l'économie politique, rappelant notamment sa polémique contre l'héritage de la « théologie naturelle » et de « l'économie pastorale », dont un certain romantisme écologique perpétue la mystique cachée (Bellamy Foster développe à ce sujet un rappel historique éclairant). Il souligne surtout une constance et une cohérence, trop souvent sous-estimées et ignorées par des lecteurs pressés qui réduisent les remarques écologiques de Marx à des intuitions accidentelles, sans lien profond avec le noyau dur de sa théorie. Il nous invite ainsi à réfléchir sur les présupposés et les fondements d'une écologie matérialiste et dialectique.

Daniel Bensaïd

¹ John Bellamy Foster est directeur du journal *Organization & Environment*, et auteur notamment de *The Vulnerable Planet*, 1999.

Depuis la publication en 1992 du livre polémique et résolument anthropocentrique de Luc

Ferry, *Le Nouvel Ordre écologique*, les termes du débat sur la place et les droits des animaux ont commencé à évoluer en France, avec notamment les travaux d'Élizabeth de Fontenay et celui, en cours, de Jacques Derrida. Dans le monde anglo-saxon, la controverse vient de bien plus loin. Alors que les problématiques socialistes et écologistes radicales mettaient l'accent sur la totalité organique du vivant, les défenseurs du droit des animaux, comme Tom Regan (*The Case of Animal Rights*, Londres, 1988), voient, dans l'attention portée aux écosystèmes au détriment des organismes individuels, une forme de fascisme! R. G. Frey (*Interests and Rights. The Case against Animals*, Oxford, 1980) estime au contraire que l'on peut reconnaître aux animaux un statut d'êtres conscients et des besoins, mais non point les capacités psychologiques complexes – telles que le désir – liées à l'exercice du langage. D'autres auteurs voient dans cet argument une surestimation du rôle social du langage parlé ou écrit, et une sous-estimation des formes non langagières d'expression et de communication. Ces défauts seraient liés à une conception devenue indéfendable de « la grande chaîne de l'être », dans laquelle le comportement animal relèverait d'un stade primitif alors que l'homme en serait l'aboutissement et le couronnement. Ted Benton souligne que la reconnaissance par Regan d'un droit des animaux n'est pas synonyme d'une reconnaissance de droits égaux. Dans la mesure où les animaux ne sont pas capables de faire valoir leurs droits par eux-mêmes, ces droits doivent être proclamés en leur nom. Cette attribution implique une sorte de paternalisme humain envers l'animal (T. Benton, p. 93).

Jay Bernstein insiste sur le fait que la proclamation des droits de l'homme est indissociable de l'appartenance à une communauté spécifiquement politique que l'on ne saurait, sauf extrapolation analogique, trouver chez l'animal². Benton souligne au contraire que les animaux sont bel et bien intégrés à l'organisation sociale humaine. Ils y subissent des dommages qui devraient être pris en considération dans une conception libérale des droits individuels élargie au-delà des frontières de l'humain. Il partage sur ce point la proposition de